

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 127 (1982)
Heft: 7-8

Artikel: Tour d'horizon
Autor: Chouet, Jean-Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344464>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Tour d'horizon

par le brigadier Jean-Jacques Chouet

Deux guerres en un trimestre, sans compter celles, internationales ou intestines, qui se poursuivent en Indochine, en Afghanistan, au fond du golfe Persique, en Erythrée, au Sahara occidental, au sud de l'Angola, au Salvador. Les faits jugent l'impuissance du système mondial qui se prétend capable de prévenir et de résoudre les conflits par des voies pacifiques... Deux guerres fort différentes à maints égards, et d'abord en ce que l'une ne découlait d'aucune fatalité, alors que l'autre se nouait, d'année en année, par l'inertie et l'aveuglement de ceux qui auraient pu la désamorcer.

La guerre des Malouines a procédé d'une erreur d'appréciation du gouvernement argentin, qui n'avait pas prévu la détermination et l'opiniâtreté des Britanniques. Largement suffisants pour conquérir par surprise l'archipel, puis pour l'occuper à la barbe d'un adversaire qui aurait hésité à prendre les plus grands risques, les moyens de l'Argentine ne l'étaient plus dès l'instant où M^{me} Thatcher faisait sienne la maxime de MacArthur: Si on se lance dans une guerre, il faut avoir la volonté d'aller jusqu'au bout et de vaincre.

Ce n'est pas que les Argentins aient manqué de jouer judicieusement de leur atout majeur: l'aviation. Supérieure en nombre, en armement et en rayon d'action, celle-ci s'est engagée

avec une intrépidité qui lui a coûté les deux tiers de ses appareils de combat, mais aussi une efficacité dont la Royal Navy a fait les frais. Il ne semble pas, en revanche, que — le débarquement anglais imminent, puis effectué — cette aviation ait cherché à user de sa masse, et bien coordonné son action avec celle des troupes au sol. La rivalité traditionnelle des armes dans la vie politique argentine a-t-elle joué son rôle? Ce n'est pas exclu.

Après le torpillage du *Général Belgrano*, la marine argentine n'a plus joué de rôle actif dans les opérations, sans doute parce que la partie, en surface et dans la profondeur, était jugée, avec raison, trop inégale. Quant à la garnison préposée à la défense des îles et de leur capitale, Port Stanley, elle était numériquement supérieure à l'assaillant dans la proportion de trois contre deux, s'il est vrai que son effectif avait atteint 15 000 hommes. Là-dessus, il y avait un bon tiers d'appelés de l'armée de terre, peu aptes à combattre dans le relief, le climat et les conditions où ils furent engagés. Mais il y avait aussi la brigade de *Marines* au complet, et à pied d'œuvre dès le début d'avril. Néanmoins, le commandant argentin n'a pas tenté d'imposer sa propre manœuvre à l'adversaire en pratiquant une défensive agressive. L'initiative est constamment restée aux Britanniques, tant sur le plan tactique que sur le plan

opératif où ils l'avaient reprise le 4 avril pour ne plus la lâcher.

La conception, le soutien logistique et l'exécution de la reconquête des Falkland, à 12 000 kilomètres du Royaume-Uni, constituent un exploit qui illustre la capacité des marines modernes. Une conduite remarquable des opérations combinées, et la qualité de combattants particulièrement motivés ont fait le reste. Non sans que fussent mises en évidence des insuffisances techniques qui, face à un ennemi dont la force navale aurait été au niveau de sa force aérienne, auraient pu conduire au désastre. Les Britanniques ont dû constater — expérience sur laquelle se penchent déjà Américains, Soviétiques, Français et même Japonais — la vulnérabilité des bateaux aux missiles qui, tel l'*Exocet*, peuvent être lancés à plus de 50 km de l'objectif et l'atteindre en vol rasant; ils ont constaté du même coup que, en un temps où ces missiles accèdent aux vitesses supersoniques, une escadre n'est en relative sécurité que si elle dispose, sur ses grands navires comme sur ses «chiens de garde» — c'était le rôle de l'infortuné *Sheffield* — d'un ensemble parfaitement coordonné de moyens de détection, de perturbation électronique, de défense et d'interception anti-missiles. Ces moyens, dans la force commandée par l'amiral Woodward, étaient incomplets et partiellement surclassés.

Il n'empêche que, en poursuivant inflexiblement et en atteignant son

objectif, la Grande-Bretagne s'est rétablie à l'entrée atlantique du passage entre l'Antarctique et l'Amérique du Sud. Cela comptera, demain plus qu'hier, dans la stratégie océanique, quel que soit le sort politique futur des Falkland.

* *
*

L'autre guerre, qui a le Liban pour théâtre et pour victime, est signée du nom d'un mort: Nasser qui, en 1969, imposa aux Libanais l'accord du Caire donnant à l'OLP large licence d'utiliser le Liban comme base de son offensive contre Israël. La suite n'est qu'enchaînements. En prenant les devants, le 6 juin dernier, les Israéliens ont renoué avec une habitude qu'ils n'avaient abandonnée qu'une fois, à leur grand dam, en octobre 1973. Cela leur a réussi. Si vite que, la zone-tampon de 40 km créée en 48 heures, ils n'ont eu qu'à courir sur leur lancée pour submerger les fedayines occupants du *Fatahland*. A partir de là, étant admis que, pour Israël, la restauration d'un Liban souverain et libéré de toute présence armée étrangère est le but final, il restait deux obstacles: non pas Beyrouth, mais le dernier carré de l'OLP dans Beyrouth; et d'autre part l'armée d'occupation syrienne, restée passive sur le plan opératif en dépit de sérieux accrochages au sol et dans l'espace aérien.

A la date du 7 juillet, le sort de Yasser Arafat et de ses partisans en

armes était en suspens, et leur aptitude à faire de Beyrouth un «Stalingrad arabe» encore invérifiable. En revanche, il était d'ores et déjà acquis que ni l'imposant armement fourni par l'URSS, ni l'instruction militaire dispensée par elle aux cadres supérieurs de la «lutte armée palestinienne» n'avaient fait le poids devant les Israéliens.

Ce qui explique peut-être en partie la réserve observée par les Etats acquis à la cause de l'OLP, et des Etats arabes en particulier. D'autant que les Syriens, sur place, n'ont pas voulu prendre à leur compte la défaite militaire de l'armée d'Arafat, soucieux qu'ils sont apparemment de conserver ce qui leur est stratégiquement utile, c'est-à-dire leur influence politique sur le Liban et le glacis que constitue la vallée de la Bekaa. Dans cette optique, leur intérêt n'était pas de passer seuls à la contre-offensive. Car dans les affrontements occasionnels et locaux entre Tsahal et l'armée syrienne, celle-ci a dû admettre son infériorité technique. Les T-72 soviétiques n'ont

pas résisté à la munition tirée par les *Merkava* israéliens; les F-15 et F-16 américains frappés à l'étoile de David ont dominé les Mig-21 et 23; et les *Phantom* israéliens ont détruit nombre de batteries SAM-6 dans la Bekaa après avoir détecté, grâce à l'envoi préalable de drones sans pilote, les longueurs d'onde radar de ces engins.

Ce qui signifie que, à moins de recevoir de nouveaux armements et de pouvoir compter sur l'intervention directe d'alliés hypothétiques — or, jusqu'ici, seul l'Iran est prêt à s'engager en passant sur le corps de l'Irak —, Damas ne peut guère se risquer à défier Israël au Liban, où la garantie donnée par le traité d'amitié et de coopération avec Moscou ne joue pas automatiquement. Israël, pour sa part, n'a pas intérêt à combattre les Syriens chez eux. Mais il a intérêt, comme le Liban lui-même, à la restauration de la souveraineté intégrale du gouvernement libanais sur son territoire. Ce qui est la condition *sine qua non* d'un retour durable à la paix.

Communiqué

Notre armée d'aujourd'hui et de demain

Nous rappelons à l'attention de nos lecteurs les **expositions et démonstrations** organisées du vendredi 20 au dimanche 22 août par la SSO à Frauenfeld, en marge de son assemblée trisannuelle des délégués. Votre présence contribuera à faire pièce aux prétendues «démonstrations de paix» annoncées par ceux qui n'ont rien compris et ceux qui ne veulent rien comprendre, les suiveurs et leurs meneurs.